

pect à aucun animal; cet observateur n'a pu découvrir aucun objet réel ou imaginaire qui les portât à bien faire, ou les détournât de ce que nous regardons comme des crimes. Ils ont néanmoins une idée vague d'un état futur; mais elle n'est nullement liée à la religion, car elle n'influe aucunement sur leur conduite. « Questionnés, dit-il, sur ce qu'ils devenaient après leur mort, quelques-uns répondirent qu'ils allaient dans la grande eau ou bien au-delà; la plupart dirent qu'ils allaient dans les nuages. Ayant interrogé Be-ne-long, après son retour d'Angleterre, sur le lieu d'où venaient ses compatriotes et où ils retourneraient, il hésita un moment, puis me dit qu'ils venaient des nues et qu'à leur mort ils y retournaient. Il m'expliqua qu'ils y montaient sous la forme de petits enfans, voltigeant d'abord sur la cime et sur les branches des arbres; ensuite il ajouta que dans cet état ils mangeaient de petits poissons, leur mets favori. »

Les naturels qui habitent autour du Port-Stephen, crurent que cinq hommes blancs qui furent jetés sur leurs côtes, avaient autrefois été leurs compatriotes, et menèrent l'un d'eux à un tombeau où ils lui dirent que le corps qu'il avait occupé à cette époque était enterré.

« Les jeunes sauvages qui demeuraient dans

nos maisons, ajoute Collins, témoignaient le plus grand désir d'aller à l'église le dimanche; mais ils ignoraient le motif qui nous y conduisait.

« Je me souviens d'avoir lu dans un journal ou dans une brochure qu'un naturel se jeta au-devant d'un Européen qui visait une corneille, et l'auteur de la relation en inférait que l'oiseau était un objet de culte: cependant je puis assurer que bien loin de redouter qu'on ne tue des corneilles, ils aiment beaucoup à les manger; ils ont même une méthode particulière de les attraper. Un sauvage s'étale sur un rocher comme s'il dormait au soleil, et tient dans sa main ouverte un morceau de poisson; l'oiseau apercevant cette proie, et n'apercevant pas le moindre mouvement dans l'homme, fond sur le poisson; à l'instant où il le saisit, le naturel fermant la main, le prend, le fait rôtir sur-le-champ, et le mange.

« Ils ont des idées distinctes du bien et du mal, puisque dans leur langage ils ont des mots pour chacune de ces qualités. Quoiqu'ils commettent fréquemment des meurtres pendant la nuit pour satisfaire leurs passions ou leur ressentiment, ils applaudissent aux actes de bonté et de générosité, et l'on a remarqué qu'ils en étaient capables.

« On a vu peu de ces sauvages qui fussent de grande taille, et encore moins qui fussent bien faits. Leurs extrémités sont généralement minces.

On a observé que ceux qui vivent dans les bois ont les jambes et les bras plus longs que ceux qui habitent près des bords de la mer, ce qui vient peut-être de ce qu'ils sont souvent obligés de grimper aux arbres pour y chercher du miel et les petits animaux volans qui s'y nichent. Ils font avec leur hache de pierre une entaille assez grande dans l'écorce d'un arbre, pour que leur gros orteil puisse s'y appuyer; la première entaille faite, ils y mettent leur pied, et embrassant l'arbre de leur bras gauche, ils en font une autre à une distance convenable pour recevoir leur pied, et continuent jusqu'en haut : ils montent ainsi très-vite. » Je vis un eucalyptus, continue Collins, qui avait à peu près cent trente pieds de haut, et qui avait été entaillé de cette manière jusqu'à plus de quatre-vingts pieds, point ou commençaient les premières branches.

Les traits de plusieurs de ces naturels, et notamment ceux des femmes, ne sont pas désagréables. La barbe noire et touffue des hommes, et le roseau ou l'os qui leur traverse le cartilage du nez, leur donnent généralement un aspect repoussant : on retrouve sur les joues noires des femmes la délicatesse des blanches; quoiqu'elles soient absolument étrangères aux aisances et aux commodités de la vie, elles mettent une modestie naturelle à cacher par leur attitude ce que le dé-

faut de vêtement les empêche de ne pas laisser voir.

« Les deux sexes ont un usage répugnant pour les Européens, celui de se frotter la peau avec de l'huile de poisson. La nécessité les a contraints d'adopter cette pratique, qui les met à couvert des intempéries de l'air, ainsi que des moustiques et des mouches; quelques-uns de ces insectes incommodes sont très-grands, et leur morsure ou leur piqûre fait beaucoup de mal. Cette huile mêlée à leur sueur produit un puanteur affreuse quand il fait chaud. Ils ignorent ce que c'est que se laver : indépendamment de cette huile, leur peau est toujours enduite de la graisse des animaux qu'ils ont tués, et qu'ils recouvrent ensuite de sable, de cendres, et de toute espèce d'ordures.

« Tout cela, dit Barrington, forme une croûte qui reste attachée à leur peau jusqu'à ce qu'un accident ou le besoin de chercher leur nourriture les force à se plonger dans l'eau. » J'en ai vu, dit Collins, qui marchaient au soleil la tête entourée d'entrailles de poissons jusqu'à ce que la chaleur en fit dégoutter la graisse sur leur front. J'ai pu apprendre par le témoignage de mes yeux que dès leur plus jeune âge ils se servent de ce liniment singulier. Me trouvant à un de nos postes avancés à une époque où ces sauvages souffraient beaucoup de la faim, je rencontrai dans une misé-

rable hutte un pauvre sauvage à demi-mort de besoin et deux enfans. Cet homme était un vrai squelette; les enfans n'étaient pas encore réduits à la même extrémité. On leur donna du bœuf et du petit salé avec du pain; il n'y touchèrent pas. Le plus âgé des enfans, qui était une fille, prit un morceau de graisse, et au lieu de le manger comme nous nous y attendions, elle le serra dans ses doigts jusqu'à ce qu'elle en eût à peu près exprimé toute la partie fluide, et elle s'en barbouilla la figure à plusieurs reprises; puis elle le passa à l'autre enfant, petit garçon de deux ans, pour qu'il en fit autant. On conçoit que nous fûmes naturellement étonnés de cette connaissance dans des enfans si jeunes. Ils attachent à leurs cheveux, avec de la résine d'eucalyptus, les dents incisives des kangorou, des mâchoires de grands poissons, des dents humaines, des morceaux de bois, des queues de chiens, et des os de la tête d'un poisson qui ressemblent assez à celle de l'homme. Les naturels qui habitent sur la rive méridionale de Botany-Bay partagent leurs cheveux en petites nattes qu'ils enduisent de résine, et en font des mèches qui donnent à leur coiffure la ressemblance d'une vadrouille. Ils se barbouillent de rouge pour la guerre, de blanc pour la danse. Chacun dans ces occasions suit son goût; quelques-uns s'y prennent si bien que

lorsqu'ils sont ornés au mieux possible, ils ont l'air horrible. En effet que peut-on imaginer de plus affreux qu'un visage bien noir entrecoupé de deux cercles blancs autour des yeux. En général des lignes ondulées descendent le long des bras, des cuisses et des jambes; quelquefois aussi les joues sont peintes; des raies sont tracées sur chaque côte, de sorte que l'être vivant offre l'aspect d'un squelette animé. De même que tous les sauvages, avant de danser ou de combattre, cette toilette les occupe entièrement; si l'eau leur manque pour délayer l'argile qu'ils emploient, ils ont recours à leur salive. Les deux sexes ont pour ornement des cicatrices sur la poitrine, les bras et le derrière; ils se les font avec des morceaux de la coquille dont l'extrémité de leur zagaie est armée. En tenant ces incisions ouvertes, la chair remplit l'intervalle entre les deux côtés de la plaie, et au bout d'un certain temps la peau qui la recouvre forme une large couture. Quelquefois ces balafres ont été taillées de manière à représenter les pieds des animaux: les petits garçons qui subirent cette opération pendant qu'ils étaient avec nous, avaient l'air d'être fiers de cette parure, et de mépriser la douleur qu'ils avaient dû supporter. Ils passent par cette épreuve dans leur tendre jeunesse; et avant qu'ils soient avancés en âge, les cicatrices sont grandes et pleines; mais

j'ai eu de la peine à les distinguer chez quelques vieillards. L'os qu'ils mettent dans le trou qu'ils se font à la cloison du nez, est le petit os de la jambe du kangorou, dont une extrémité est rendue pointue. J'ai vu plusieurs femmes dont le nez était percé de cette façon extraordinaire. De petits garçons d'une douzaine d'années, que nous avions eu parmi nous, revinrent au bout de quelques jours d'absence avec leur nez arrangé de cette manière. Il fallait bien se conformer à la mode.

« Elle n'est pas moins étrange celle à laquelle on soumet toutes les femmes dès leur bas âge, en leur faisant sauter les deux premières phalanges du petit doigt de la main gauche. Je n'ai vu qu'un seul exemple où la cérémonie avait eu lieu à la main droite; cela venait d'une méprise de la mère. Nous crûmes d'abord que c'était une espèce de préparatif pour le mariage; nous reconnûmes bientôt notre erreur en voyant que de petits enfans étaient aussi mutilés; enfin nous apprîmes qu'on regardait ces phalanges comme embarrassantes, quand les femmes roulent autour de la main la ligne à pêcher. Nous eûmes beau manifester notre dégoût pour cet usage, ils y applaudissaient et disaient qu'il était très-bon. Dans le grand nombre des femmes que j'ai vues, bien peu avaient ce petit doigt entier. Les ayant fait remar-

quer à celles qui avaient la marque de distinction générale, elles regardèrent les autres et en parlèrent avec un certain mépris. Je parlerai plus tard de la mutilation à laquelle se soumettent les hommes. »

« On voit parmi ces sauvages bien peu de personnes difformes. J'ai quelquefois aperçu sur le sable l'empreinte d'un pied de travers; je n'ai jamais rencontré de bossus ni de gens à dos voûté; mais il y a quelques estropiés qui marchent à l'aide de bâtons: cette infirmité pouvait provenir de blessures ou d'accidens du feu. Souvent les enfans en éprouvent de ce genre pendant que leurs mères sont endormies à côté d'eux; car ces sauvages ont beaucoup de peine à se réveiller: j'en ai connu plusieurs exemples.

La couleur de ces sauvages n'est pas uniforme; quelques-uns, lors même qu'ils sont débarbouillés de la fumée et de la crasse qui les couvrent ordinairement, sont presque aussi noirs que des nègres d'Afrique; tandis que d'autres ne sont que cuivrés comme les Malais, ou couleur de café: quelques femmes ont le teint aussi clair que les mulâtresses; moins grandes que les hommes, la plupart sont bien faites. Leurs cheveux ne sont pas laineux; ils sont généralement noirs; quelques-unes les ont d'une teinte rougeâtre; ce qui était peut-être dû à une cause extérieure. Ils ont

le nez aplati, les narines larges, les yeux tres-enfoncés, et ombragés par des sourcils très-épais. Ils portent de plus un filet de la longueur du front, roulé autour de la tête; il est fait avec une peau de dasyure: quand ils veulent voir très-clairement, ils le rabattent sur les sourcils, comme pour resserrer le rayon visuel. Ils ont les lèvres épaisses, et la bouche excessivement large; quand ils l'ouvrent, elle laisse apercevoir deux rangées de dents très-blanches, très-saines et très-unies. La plupart ont les mâchoires très-saillantes: si un de ces sauvages n'eût pas été doué de la faculté de parler, on l'eût pris pour un orang-outan. Il était extraordinairement velu; ses bras paraissaient d'une longueur démesurée; il ne se tenait pas très-droit en marchant, et dans toute sa manière d'être il avait plus de la brute que de l'homme.

« Les demeures de ces sauvages sont les plus grossières que l'on puisse imaginer. Les huttes de ceux qui vivent dans les bois sont faites de l'écorce d'un seul arbre courbée dans le milieu, et posée à terre sur ses deux extrémités; elle ne peut procurer un abri qu'à un seul individu. Ils ne les transportent jamais avec eux. Nous les avons toujours trouvées auprès de l'arbre qui les avait fournies, et qui était mort de l'opération. Sur la côte maritime les huttes sont plus grandes; elles

consistent en plusieurs bandes d'écorce entrelacées autour de quatre pieux plantés en terre. Ils étendent pour former le toit des morceaux plus larges de la même écorce au-dessus de cette construction informe et peu solide, qui ressemble à un four; cette hutte est assez spacieuse pour contenir six à huit personnes. Le feu est toujours à l'entrée, un peu en dedans; l'intérieur est généralement d'une malpropreté inconcevable. Ils emploient ordinairement à cette construction les débris de pirogues qui ne peuvent plus être de service. Ils ont aussi recours aux creux des rochers, et ils en changent suivant qu'ils sont à l'abri du vent et de la pluie. Ayant remarqué une végétation très-abondante à la bouche de ces excavations, nous retournâmes la terre, et nous la trouvâmes fumée par des coquillages et d'autres engrais; ce fut d'un grand secours pour nous: on fit de la chaux avec des coquilles, et le reste fut transporté dans nos jardins.

« Au reste ils ne se servent guère de ces huttes que quand ils sont à la chasse du kangorou. La plupart des gros arbres des forêts de ce pays sont creux, et servent de retraite aux kangorou et à d'autres quadrupèdes quand ils sont poursuivis. Les sauvages les y attrapent avec une adresse remarquable. L'un d'eux grimpe à l'arbre, et quand il est arrivé en haut, il s'assoit avec sa

massue à la main; un autre resté au pied allume un feu qui remplit bientôt de fumée la concavité de l'arbre. Obligé de s'échapper, l'animal cherche à sortir par le haut ou par le bas, et rarement échappe à la massue d'un des deux chasseurs. Quelquefois aussi, quand ils chassent beaucoup ensemble, ils enflamment une forêt de plusieurs milles d'étendue pour obliger à fuir les bêtes qui se trouvent dans l'enceinte de cette conflagration. Epouvantées et à demi-étouffées, elles tombent bientôt entre les mains de leurs ennemis. L'on croit aussi qu'ils allument ces feux pour éclairer et débarrasser les sentiers des ronces et des épines qui déchirent leurs corps toujours nus. Ces feux, que l'on voit plus fréquemment en été que dans les autres saisons, ont expliqué un effet qui frappa les premiers colons, et dont la cause les embarrassa long-temps. Ils remarquèrent avec étonnement qu'un grand nombre des arbres des forêts était noircis par l'action du feu, et que plusieurs même étaient brûlés jusqu'à leur sommet: on reconnut ensuite qu'ils étaient noircis ainsi par les feux que ces sauvages allument, et dont les flammes atteignent souvent les plus hautes branches des plus grands arbres.

« A l'entrée de la plupart des huttes que je rencontraï dans les bois, je trouvai un nid de fourmis. Ces insectes, qui avaient près d'un pouce

de long, étaient armés d'une paire de pinces et d'un aiguillon dont l'effet était aussi douloureux que celui d'une blessure faite avec un couteau. Nous avons supposé qu'ils avaient été attirés par les os et les débris de quelque repas de gibier que le chasseur avait laissés dans la cabane.

« Ces sauvages couchent pêle-mêle dans leurs huttes et leur cavernes; et y goûtent les douceurs d'un sommeil profond, autant du moins que leur permettent les inimitiés fréquentes que la jalousie et le ressentiment nourrissent parmi eux. Persuadés des dangers qu'ils couraient pendant la nuit, ils nous prièrent instamment de leur donner des petits de nos épagneuls et de nos tarriers; leur demande leur fut accordée, et on ne vit guère de famille qui n'eût un ou plusieurs de ces petits chiens de garde, qu'ils regardaient comme des sentinelles excellentes. Ils furent bien contents de l'avidité avec laquelle ces animaux dévoraient le poisson, la seule nourriture régulière qu'ils pouvaient leur fournir.

« Les naturels de la côte sont ceux que nous avons le mieux connus: ils vivent principalement de poisson. Hommes, femmes, enfans, tout le monde est occupé à s'en procurer; mais la manière de les pêcher diffère suivant le sexe. Les hommes le tuent à coup de harpon; les femmes se servent de la ligne et de l'hameçon; celui-ci

est en nacre de perle, que l'on frotte sur une pierre jusqu'à ce qu'il ait pris la figure qu'on veut lui donner; la ligne se fait avec l'écorce d'un arbrisseau. Le harpon a quinze à vingt pieds de long; la hampe est armée de quatre fourches barbelées, faites d'os fixés avec de la résine.

« Les femmes ont la coutume de chanter en pêchant. Souvent je les ai vues dans leurs pirogues mâcher des moules ou d'autres coquillages, ou du poisson bouilli, et les cracher dans l'eau comme un appât. Elles ont toujours dans ces pirogues du feu posé sur du goëmon ou sur du sable; de sorte que lorsqu'elles veulent manger, elles peuvent faire cuire leurs alimens.

« On a déjà parlé des autres objets dont ces sauvages se nourrissent. Les bois ne leur fournissent qu'un petit nombre de baies, les fleurs de différentes espèces de banksia et du miel.

« Ceux qui vivent dans les bois et sur le bord des rivières n'ont pas comme ceux des côtes la ressource des poissons de la mer; il faut donc qu'ils dirigent leur habileté d'un autre côté; ils grimpent aux arbres, exercice bien plus pénible et plus fatigant que celui de la pêche; quelquefois ils construisent des pièges pour prendre des quadrupèdes ou des oiseaux. Ce sont des sortes de galeries, dont l'entrée est assez large pour qu'un homme puisse y pénétrer sans beaucoup de diffi-

culté; ensuite elles vont en diminuant graduellement jusqu'à leur extrémité, qui se termine par une petite claie; elles ont de quarante à cinquante pieds de long; la terre est relevée de chaque côté, et soutenue par des roseaux et des broussailles; l'ouvrage est si bien fait, qu'un animal qui s'y est une fois engagé ne peut pas s'en échapper. Je supposai qu'en chassant le gibier, ils le forcent à entrer dans cette galerie, et le poursuivent jusqu'à l'extrémité bouchée par la claie, où ils l'ont bientôt tué avec leur zagaies; j'y ai vu de petits quadrupèdes et des plumes d'oiseaux.

« Le long des mares j'ai rencontré des trous creusés sur une certaine étendue; leur ouverture était tellement couverte d'herbe, qu'une bête ou un oiseau qui aurait passé par-dessus y serait certainement tombée, et à cause de la profondeur n'aurait pas pu s'en tirer.

« Rien de plus puant que le ver de bois qu'ils mangent, et que son habitation; ce vers se nomme cab-bro. Une horde de l'intérieur, qui probablement en fait un plus fréquent usage que les autres, en a reçu le nom de Ca-bro-gal.

Au mois d'avril les sauvages visitent le bord des mares, où ils trouvent des anguilles; ils jettent dans l'eau des morceaux de bois creux: ces pois-

sons se nichent dans les trous, et on les prend aisément.

Turnbull nous a déjà donné des détails sur la manière dont ces sauvages font la cour à la femme qui leur plaît : Barrington confirme ce récit, et ajoute que les amans, dans cette contrée barbare, pour plaire et se faire aimer, ne connaissent d'autre art et d'autre moyen de séduction, que les coups, que les plus mauvais traitemens sont reçus avec transport par la belle qu'on veut charmer, et qu'elle ne les regarde que comme des preuves certaines d'une tendresse trop touchante pour pouvoir y résister.

Plusieurs hommes ont plusieurs femmes. Be-ne-long avant son départ pour l'Angleterre, en avait deux qui vivaient constamment avec lui et l'accompagnaient partout où il allait. Co-le-be, son ami et son compagnon, en avait aussi deux. Généralement elles sont fort jalouses l'une de l'autre, et se querellent souvent. Celle qu'ils ont prise la première a une espèce de prééminence sur la seconde qui n'est guère considérée que comme la servante.

Ces femmes ne se montrent pas très-chastes quand les blancs les sollicitent, et souvent elles cèdent pour une bagatelle. De jeunes filles dont on prenait soin à Sydney, ne refusaient pas d'aller

passer la nuit à bord des navires; quelques-unes avaient cependant appris à connaître la honte assez, car ce sentiment ne leur était pas naturel, pour cacher en débarquant les présens que leur absence leur avait valus. Elles reconquirent aussi qu'il était indécent d'aller nu, et Collins en observa plusieurs qui montraient sous ce rapport de la retenue et de la réserve quand elles étaient devant les Anglais; mais en présence de leurs compatriotes elles étaient étrangères à toute délicatesse.

On sait qu'en général les sauvages n'ont pas beaucoup d'égards pour le beau sexe; ceux de ce pays ne font pas exception à la règle. Be-ne-long, quoique mari passionné, battait souvent sa femme; quand on lui représentait qu'il n'était pas généreux à un homme de frapper une femme, il riait aux éclats, et n'en continuait pas moins à la rosser vigoureusement. Elle se nommait Ba-rang-a-rou; elle était de la tribu de Cam-mer-ray. Un jour elle vint à Sydney la tête enflée des coups que son mari lui avait donnés; le sujet de la querelle venait de ce que dans un moment de colère, à laquelle elle était très-sujette, elle avait rompu une belle perche dont Be-ne-long aimait beaucoup à se servir pour pêcher. Phillip lui fit encore des remontrances; il répliqua qu'elle avait été méchante et qu'il l'avait seulement corrigée.

Ce Be-ne-long était terriblement enclin à châtier les femmes. Ce même jour, ayant déjeuné, sa femme et une autre qui se trouvait dans le même cas allèrent à l'hôpital se faire panser. Be-ne-long demanda le gouverneur; on le conduisit dans le cabinet de Phillip, qui était à écrire. Be-ne-long avait l'air fort agité; s'étant assis, il dit au gouverneur qu'il allait battre une femme avec la hache qu'il tenait à la main. Rien de ce qu'on put lui dire ne fut capable de le détourner de ce dessein; il refusa de dîner au gouvernement, et partit en s'écriant qu'il allait battre la femme. Phillip lui témoigna le désir de l'accompagner; Be-ne-long y consentit, quoiqu'il fût prévenu qu'on ne lui laisserait pas frapper la femme. Il partit donc avec le gouverneur et Collins, qui se firent suivre d'un sergent et de deux soldats de marine.

De peur que Be-ne-long dans un premier mouvement de fureur ne donnât un coup de hache à la malheureuse, objet de sa colère, on lui ôta cet instrument des mains; et le gouverneur lui donna sa canne: cependant ses menaces et son air furieux firent voir que c'était encore une arme trop dangereuse pour lui être confiée; on la lui reprit.

On trouva la hutte où l'on allait remplie d'hommes, de femmes et d'enfans. Be-ne-long

saisissant avec la rapidité de l'éclair un bâton, s'élança sur sa victime qui était prosternée à terre, la tête cachée dans l'herbe, et lui en asséna plusieurs coups avant qu'on ait pu lui arracher son arme. Furieux de l'obstacle qu'on lui oppose, il prend la hache, et se précipite pour frapper; on l'arrête encore une fois, et on le désarme.

On ne peut se faire une idée de l'accès de rage qu'il éprouva, quand il vit l'inutilité de ses efforts. Cependant la pauvre créature, toujours dans la même posture, sans oser remuer, attendait en tremblant le dernier coup. Be-ne-long revenait sur elle avec une nouvelle arme dont il s'était emparé: Collins et le sergent se mirent au-devant de lui. Cette scène se passait près du bord de la mer. Les officiers du bâtiment de garde dans la rade apercevant ce tumulte, envoyèrent à terre un canot, dans lequel on fit embarquer la malheureuse femme, sans que les naturels qui s'étaient armés à l'instant où ils virent le gouverneur et sa suite se mêler de la querelle, y opposassent la moindre résistance.

La jeune fille étant en sûreté, le gouverneur s'en alla avec son monde; Be-ne-long ne tarda pas à le suivre. En arrivant à Sydney il était encore fort en colère; toutefois son emportement se calmant par degrés, il recouvra bientôt sa tranquillité. Alors on lui dit que le gouverneur